

# La Marionnette

## JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Départements :

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les manuscrits et la correspondance doivent être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

### PARTIE OFFICIELLE

#### Les feuilles qui poussent.

Qué donc qu'y bajassent ces bugnasses de poètes, de journaliseurs, de z'écrivassiers? Faut-y qu'y voyent la comprenette de pontelée, la médée de l'intergence bousillée, les canettes de la jugeotte choquées! veulent-y pas nous cogner dans la cabochie que ce n'est à présent la chute des feuilles! Ah! ben voui la chute des feuilles, c'est pas à Lyon ben sûr. N'y a de marronniers en Bellecour que sont tout vards, que se sont requinqués à neuf et les merchands de journaux n'en sont raz pleins de feuilles nouvelles.

C'est à l'incontraire qu'elles debaroulent, les feuilles, elles poussent chenusement de ce m'ment. Avez-vous pas appinché la frimousse de la Discussion, une feuille vigorette, nom d'un rat! que tète de lait rudement épais et que vous a des marques aiguisées mimero un.

Et *La Vie lyonnaise*, une colombe que n'aime trop la coquetterie et que n'est jamais contente : quand elle n'a un caraco y l'y faut un pet-en l'air, et quand elle n'a un pet-en-l'air faut qu'elle se fourre sus le casaquin un, un... va-te-faire-foutre, une de ces magnères de guenilles que les fenottes se collent sus le dos, autrefois on y appelait un manteau, mais à l'heure d'aujourd'hui c'est de va-te-faire-foutre. Parait que c'est un mot anglais que senifie : je m'en bats l'œil.

Après s'est z'amené *le Grognon*, comme qui dirait le ronchonnement, et pis *le Bohème* que commence à ouvrir ses chassiss et que n'a de z'envie de devenir guilleret.

Velà maintenant *le Populaire* que va divider ses pantines, et *le Petit Lyonnais* que monte son mequié. On bagasse ben que les feuilles que poussent comme ça à l'automne sont pas de bonne qualité; porvu que toutes ces gaillardes ne soient solidement apondues à leur abre et que les liseurs n'avalent leurs gandoises sans barguiner et même-ment ben aises.

C'est pas tant aisé, allez, z'enfants, de manigancer de journalisterie, de debobiner de z'histor-

res pour de rire. Les gones qu'aboulent leurs deux sous sont de cavets que n'en veulent pour quatre; tant pus que la sauce est raide, tant pus qu'y s'en relichent les babines; les Lyonnais aiment pas le doux, mais c'est de frangins à qui que faut pas pitrogner de vartigoleries de blagues que soyent pas la vérité du bon Guieu. Y sont pas arregar-dants pour la chicaison, mais faut que la soupe soye chaude et les écuelles relavées chicardement pace que si la houstifaille est pas propre y fichent tout aux équevilles. Moi que sis à present comp-gnon dans c't état de plumassier, que n'ai remon-dé de ces longueurs, pinceté de ces façures bour-rasseuses, passé de ces coups de navette, et amené de ces coups de battant à pas ouvert avé des redussions sognées, y a ben de m'ments où je sens qu'y vient des fils de darnier et que la mecanique n'a de besoin d'huile.

Encore, quand on se sigrole ben le coquelichon que le polissoir n'est affuté à neuf, la chaîne de, le remisse en bon état, on peut ben rendre d'ouvrage pas mal fait; mais ça qu'est emmiellant dans ce mequié de plumassier c'est qu'on fait de mauvaises connaissances et qu'y a pas moyen de

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### LES RÉFORMES DE M. PETDELOUP.

##### SCÈNE I.

Le cabinet de M. Petdeloup.

M. Petdeloup. — Me voici revenu de la campagne, mes pen-sonnaires sont rentrés et je vais pouvoir m'occuper de ces pe-tites réformes dont j'ai le secret, et grâce auxquelles je veux faire de l'institution Petdeloup le modèle, l'idéal de toutes les maisons d'éducation. Quel bonheur ont mes élèves de posséder un maître tel que moi!

On frappe: ce sont sans doute mes maîtres d'études qui viennent me saluer. Bonjour, Messieurs, bonjour.

Premier Pion. — Nous sommes heureux, digne M. Petdeloup, de vous présenter nos hommages.

Deuxième Pion. — mages respectueux.

Troisième Pion. — tueux et dévoués.

M. Petdeloup. — Merci, mes amis, merci.

Premier Pion. — Monsieur Petdeloup a-t-il daigné faire un bon voyage?

M. Petdeloup. — Mais sans doute, excellent.

Deuxième Pion. — Quelle grandeur d'âme! la gracieuse et charmante Madame Petdeloup a-t-elle bien voulu se conserver sa bonne santé?

M. Petdeloup. — Ma femme se porte à merveille.

Troisième Pion. — Que de bonté! et le petit Anatole, cet enfant aussi espiègle que spirituel?

M. Petdeloup. — Anatole va bien: il mange, il boit, et dort comme quatre.

Les trois Pions. — Quelle riche nature!

M. Petdeloup. — Et maintenant, Messieurs, occupons-nous de nos affaires. Pendant ces vacances, j'ai songé à certaines modifications, à certaines réformes qu'il serait peut-être bon d'apporter dans mon établissement.

Premier Pion. — Des réformes, M. Petdeloup, encore des réformes, mais tout ne fonctionne-t-il pas admirablement?

Deuxième Pion. — Est-il possible de trouver une institution où le bien-être des élèves soit plus grand, plus complet? — de rencontrer des règlements où mieux qu'ici une juste sévérité s'allie à une prévoyante bonté!

Troisième Pion. — Oui, est-ce possible? Ecoutez, je suis franc, hé bien, moi, je ne le crois pas.

M. Petdeloup. — C'est vrai, c'est vrai, je conviens que ma petite organisation est encore ce qu'il y a de mieux dans ce genre, — mais voyez-vous, je me suis tellement voué corps et âme au bonheur de mes élèves que je ne puis rester une minute sans songer à quelque perfectionnement.

Premier Pion. — Excellent Monsieur Petdeloup, n'allez pas cependant, par excès de bonté, laisser trop de liberté à ces garnements.

Deuxième Pion. — Compromettre votre autorité...

M. Petdeloup. — Quant à cela, mes amis, soyez tranquilles, c'est un danger qu'il ne faut pas craindre avec moi. — du reste je ne suis pas encore bien fixé sur la mesure de mes réformes, — j'ai plusieurs projets en tête et je vous en ferai part quand le moment sera venu.

Premier Pion (à part). — Pourvu qu'il ne me fourre...

Deuxième Pion. — pas à la...

Troisième Pion. — porte.

##### SCÈNE II.

Salle d'études.

Pitou. — Dis donc, Branchu, il paraît qu'il va avoir du nouveau dans la pension.

Branchu. — Pas possible?

Pitou. — Oui, j'ai vu ce matin les trois pions sortir du cabinet de M. Petdeloup, — ils avaient un air!

Gamuchot. — Alors tu crois que ça signifie...

Pitou. — Ça signifie que le père Petdeloup a inventé quelque nouveau règlement.

Branchu. — Ah! oui, comme cette permission de parler au réfectoire qu'il nous a donnée l'an passé.

Gamuchot. — Et qui fait qu'on gobe trois fois plus de retenues qu'avant.

Pitou. — Il a peut-être envie de supprimer les punitions.

Le Pion. — M. Pitou, deux heures de retenues.

Gamuchot. — Il paraît que ce n'est pas ça.

Branchu. — Taisez-vous donc; — voilà M. Petdeloup.

##### SCÈNE III.

Entre M. Petdeloup. — Toute l'étude se lève — on entend quelques cris: Vive M. Petdeloup.

M. Petdeloup. — Merci, mes enfants, de ces témoignages de sympathie, — sympathie que je vous rends bien. — Vous savez, du reste, combien est grand l'intérêt que je vous porte, — combien est profonde l'affection que j'ai pour vous. — Il n'est pas d'années, pas de mois, que je m'imagine quelques réformes, afin de vous rendre plus douce mon autorité, plus cher votre séjour dans mon établissement. — Aujourd'hui encore je veux vous donner une nouvelle preuve de ma sollicitude, peut-être me montré-je trop faible, mais j'aime mieux me faire aimer que me faire craindre (applaudissements prolongés).

Mes chers enfants vous aviez des punitions.

— Pitou poussant le coude à Branchu. — Hein? Quand je te disais!

M. Petdeloup. — Vous aviez des punitions qu'on appelait des retenues, — à partir de ce jour, les retenues n'existeront plus.

Pitou triomphant. — Tu vois?

M. Petdeloup. — Non, mes enfants, plus de retenues, — les retenues sont supprimées, — et remplacées par les arrêts.

Pitou. — Ah!

Le pion. — M. Pitou, trois heures d'arrêt.

Gamuchot. — Ce sont les premiers essais de réforme.

ROB-ROY.

s'en depatrouiller quand une fois on est tombé sous leur coupe. Gn'a la m'man Politique, Mameselle Ecornomique sorciabile, la petite Direfamation, et la ribambelle des apprentisses Excitatement à la haine et au mépris des cetoysens les uns contre les autres, Excitatement à la haine et au mépris du Gouvernement. Si vous n'avez la sale chance de vous fourrer entre les pattes de ces guerdines; elles te vous dessampillent à tirelari-got qu'on dirait que le guiable s'en mêle.

C'est pas naturellement le guiable que s'en mêle, mais c'est c'te pince-sans-rire de Thémis, une mâtine que quand elle renucle quéqu'un, elle vous fait tomber en bouze et vous applatit comme une bardanne, si on fait de farettes avé ces poutrônes de Politique, de Direfamation ou d'Ecornomique sorciabile. Avé ça que c'est commode de se garer de ces fenottes! Faudrait n'avoir bigrement d'aimé pour pas se sansouiller dans la piautre de c'te sampillerie de monde : les pus malins n'ont biché à l'hameçon et n'ont groupé le bocon; n'y en a que n'en ont crevogné avant leur temps, je n'en connais.

C'est vrai ça : vous vous lanticanez à la promenade, vous pincez un rigodon à la vogue avé une colombe qu'a une margoulette ben chenuse, et pis pendant que vous faites la boime, que vous l'y repassez de z'œils langourants, que vous vous imaginez que la canante n'est douce comme de soupe de pape, v'lan, le commissaire de police s'amène avé z'une évitation pour aller rendre de z'invisite à M'sieu le Procureur pace que vous n'avez pitrogné la vartu et fait de z'impanissures à la robe d'innocence de la m'man Politique. Vous rebriquez que c'est pas vrai, que vous connaissez pas c'tte Dame; ah ouiche! c'est c'te poison que vous avez renucle à la vogue et que fait de z'incamos pour de ren. Et y a pas à dire : mon bel ami, faut abouler les piastres, payer l'amen deet aller grolasser à St-Joseph.

D'autres fois, vous couratez dans la rue pace que vous n'êtes pressé, que vote Madelon vous attend pour chiquer les légumes, aie! velà que vous marchez sus les agassins de quéqu'un et patatras! encore le commissaire que vient fouinasser dans vote vie privée, pace que c'était les agassins de Mameselle Ecornomique sorciabile; faut encore grimpoter les escayers de la maison de Roanne, se faire peser dans la balance de la m'man Justice, mais y a jamais moyen qu'on soit le pus lourd, c'est toujours c'te guerdine de Mameselle Ecornomique sorciabile avé sa crenoline que l'emporte. Portant M'sieu Debombourg que varifie les poids et les mesures, ne passe certainement dans le magasin de la m'man Justice. C'est z'égale, on pourrait ben la chiner dans les baraquets et la faire reluquer pour deux sous, c'te Mameselle Ecornomique; nom d'un chien! elle enfonce la belle Maconnaise que pesait 300, et pis, de c'te magnère comme c'est un phélomène plus épatant que toutes les gigantes, ça la ferait connaître.

Quant à la petite Direfamation, c'est z'une pauvre mioche que n'a z'été mal en nourrice, qu'esse délicate, son estôme est détraqué, elle peut avaler que buyon de poulet; si on l'y refille de claqueret, de coenne, de bugnes, ça l'y reste au corgnolon, et hardi, elle pique son renard; faut aussi qu'elle se cogne sus le pif de besicles vartes, la lumière du soleil lui tape sus ses œils que sont si tendres! et ses guibolles siageollent, ses abattis ne semblent de pains au lait, ses oreilles peuvent pas entendre s'lement le bruit d'un rouet.

C'est pour ça que si vous ne bagassez à vos t'amis que M'sieu Chose ou M'sieu Machin n'a « marché sus ses fourchettes », comme dit mon cousin du Caveau dans les Couverts volés, quand même que c'est vrai, que tout le monde y sait, la petite Direfamation se met à quincer, à piailler, à faire de z'arias tout plein, ça la rend mala-

de, et vous poncez les escalins pour payer les remèdes et le médecin.

Allons, mes pauvres belins, mes pauvres feuilles que poussez, garez-vous de ces colombes infestueuses et tâchez d'avoir des fleurs au printemps prochain.

GUIGNOL

## PARTIE NON-OFFICIELLE.

Quelques personnes ordinairement mal informées nous assurent que la statue de feu M. Vaisse ne pouvant se caser nulle part, on a l'intention de fondre son bronze pour en faire des candélabres-reclames.

— Notre correspondant de Paris nous écrit à propos des remaniements ministériels : « A un grand personnage qui avait besoin d'entrer dans le cabinet, M. le ministre \*\*\* a répondu ces simples mots : Il y a quelqu'un. » La situation reste donc la même.

— Le prince Napoléon n'ayant pu faire ses choux gras dans la politique, se décide à se retirer à la campagne pour faire son beurre.

— La police vient de fermer à Paris la salle dans laquelle les femmes réclamaient à inintelligible voix leur émancipation. Pourquoi ces dames n'ont-elles pas écouté le proverbe : Dans la Redoute, abstiens-toi?

## PETITION

A Monsieur le Sénateur Henri CHEVREAU

Administrateur de la ville de Lyon  
et du département du Rhône.

Le sujet de ma pétition, Monsieur, n'est pas nouveau, — et je n'aurai pas besoin d'en dire long pour vous mettre de suite au courant de la chose.

Je viens parler simplement, après bien d'autres, des deux reverbères à trois branches élevés sur la place Impériale, en manière de réclame aux eaux de Vichy.

Quoique revenu récemment de Paris, il n'est pas, M. le sénateur, que vous n'avez eu vent des réclamations qui se sont produites à ce propos dans tous les journaux de la ville. Le *Salut Public* même, avec une hardiesse dont il est peu coutumier, et sans reculer devant la mercuriale à laquelle il s'exposait, n'a pas craint de déverser le blâme sur messieurs les cantonniers.

A voir le peu de succès de ces réclamations auxquelles on n'a répondu jusqu'à ce jour que par une note expliquant que les choses se passaient ainsi à Paris, argument tellement misérable, que ce serait vous faire injure de chercher à les réfuter, j'ai pensé, Monsieur le Sénateur, qu'on s'y était mal pris, qu'on n'avait point employé de formules assez respectueuses ni de langage assez solennel, qu'on avait eu tort de tourner au comique les agents de la Voirie, personnages graves, puissants, goutant peu la plaisanterie, et que le sujet, en un mot, comportait un ton plus sérieux.

C'est pourquoi, M. le sénateur, j'ai pensé qu'il serait plus efficace de m'adresser directement à vous, dont la sollicitude ne doit pas permettre qu'un bec de gaz s'allume sans votre autorisation, persuadé que vous me lirez avec votre bienveillance habituelle et que vous ne répondrez point à mes humbles observations, en faisant élever deux autres reverbères sur les côtés est et ouest de la place Impériale.

J'entre dans mon sujet.

Il est certain, M. le Sénateur, qu'on n'a point autorisé la Compagnie des eaux de Vichy à placer l'enseigne de sa boutique sur la voie publique la plus fréquentée de notre cité, sans exiger une grosse redevance annuelle. — sans doute une redevance à recevoir n'est point à dédaigner, — surtout vu l'état des finances urbaines, laissé

par votre illustre prédécesseur, et je comprends que messieurs les agents de la Voirie aient pu être séduits par l'idée de boucher un grand nombre de trous creusés par M. Vaisse.

Reste à savoir, M. le Sénateur, si cet avantage n'est point combattu par un plus grand nombre d'inconvénients. — Considérez, en effet, que c'est un précédent fâcheux de convertir nos places et nos rues en enseignes de pharmacie ou autres établissements similaires. Vous n'ignorez pas, M. le Sénateur, qu'il existe une quantité de remèdes peu propres, destinés à guérir des maladies peu morales, dont vous me saurez gré de ne pas vous donner la nomenclature. — Hé bien! le jour où l'un de ces industriels qui s'occupent des mauvais côtés de notre misérable nature, viendra demander d'afficher sur d'autres lanternes à gaz, le merveilleux effet de ses drogues, — en payant ce qu'il faut, — je cherche en vain par quels raisonnements il serait possible de repousser sa requête.

Alors vous comprenez combien il serait désagréable qu'on ne pût se promener le soir dans les rues sans lire de toutes parts : *Pastilles purgatives, ouate anti-rhumatismale, baume de copahu* etc. — j'en passe et des plus laids.

Ce que je dis-là a déjà été dit, M. le sénateur, — mais à cause du peu d'effet produit, je n'ai pas cru inutile de le redire.

Il y a autre chose.

Alphonse Karr qui était un malin, comme vous savez, disait qu'à lire les trois premières pages des journaux, les Français apparaissaient comme un peuple puissant, brave, généreux, glorieux, — mais qu'en passant à la quatrième page toutes ces belles qualités tombaient, et qu'on ne pouvait avoir de nous d'autre idée que celle d'une population malingre, chétive, enrhumée, nouée, chauve, poitrinaire, tordue, bossue, scrofuleuse, galeuse, impuissante, affligée, en un mot, des plus horribles maladies.

N'est-il pas à craindre, Monsieur le Sénateur, que ceci ne puisse s'appliquer prochainement à la ville de Lyon?

N'est-il pas à craindre qu'un étranger débarquant dans notre belle cité, après avoir été saisi d'admiration devant nos larges rues, nos vastes places, nos quais magnifiques, ne sente tomber tout son enthousiasme à l'aspect des deux reverbères Vichy, et ne se dise d'un accent désillusionné : — Décidément ces Lyonnais qui tantôt me semblaient si riches, si intelligents, si industriels, — ne sont, à tout prendre, que de pauvres diables en butte à la gastrite et à la gravelle?

Quelle honte pour nous, Monsieur le Sénateur, qu'une pareille réputation!

Quel ennui pour vous de penser que cette réputation se soit établie sous votre administration, et que plus tard, on puisse lire dans nos annales, (car vous savez comme on écrit l'histoire) : — « Vers l'automne de 1868, « alors que M. Chevreau gouvernait la ville, les habitants de Lyon se virent subitement atteints de diverses affections de l'estomac et de la vessie, affections « qui prirent un tel caractère de gravité que l'on crut « sage d'installer sur une des places les plus fréquentées de la cité, des poteaux lumineux indiquant les remèdes propres à combattre cette épidémie. »

Je m'arrête, Monsieur le Sénateur; aussi bien en voilà assez long à propos de lanternes, et quelle que soit la distance qui me sépare de vous, j'ose espérer que prenant en considération les observations qui précèdent, vous voudrez bien dans votre sagesse, ordonner la démolition, pour cause de dignité publique, des deux reverbères en question.

Dans cet espoir, je suis, Monsieur le Sénateur, avec le plus profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Vilhem Gml.

## A TRAVERS LA SEMAINE

Quelques journaux ont depuis longtemps imaginé de faire précéder chacun de leurs faits divers d'un titre résumant en deux ou trois mots l'événement rapporté.

Ce système a l'avantage de fixer desuite le choix du lecteur sur son sujet favori, sans l'obliger à démêler toute une colonne pour trouver l'assassinat, le vol, l'incendie, la longévité, le maçon assommé, le chien enragé, le serpent de mer ou le veau à deux têtes de sa prédilection.

Aussi l'idée nous est venue de mettre ce procédé en pratique pour cette semaine, quitte à l'abandonner ou à le reprendre suivant qu'il plaira ou déplaira.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER. — La Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, vient d'obtenir la concession de l'embranchement de Lyon à Brison par la vallée de la Brévenne. Nous saluons sincèrement cette mésaventure pour le public, qui, à en juger par l'activité habituelle de la Compagnie dans la confection de ses trains, — ne pourra guère voyager sur la nouvelle ligne avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

EFFREUSE MISÈRE. — Les journaux ont appris que madame la comtesse Valewska ne pouvant venir aux dépenses d'entretien du domaine que possédait son mari dans le département des Landes, s'est vue dans la nécessité d'abandonner cette propriété à S. M. Napoléon, qui en avait fait don à plusieurs années à M. le comte Valewski. Ce domaine estimé, d'après les on-dit, à plus de deux millions, ne rapportait pas même de quoi payer le jardinier, — c'est là un drôle de cadeau qui avait reçu monsieur Valewski, — autant valait donner une maison hypothéquée jusque par-dessus les cheminées.

UN TOUR DE JÉSUIE. — Le décret du nouveau gouvernement espagnol ordonnant l'expulsion des Jésuites et la confiscation de leurs biens ne reçoit que la moitié de son exécution. Les Jésuites sont partis, — mais en emportant leurs biens à la semelle de leurs souliers. À plusieurs années les bons pères prévoyant qu'ils auraient du grabuge dans la patrie du Cid ont eu le soin de vendre toutes leurs propriétés et ne possédaient pas un pouce de terrain au sol des Espagnes.

Tout ils étaient en location, avec des clauses de résiliation de bail, de sorte qu'ils n'ont pas eu à payer d'indemnité pour cause de délabrement avant terme. Vous vous imaginez que ces gaillards-là se contentent de prendre sans vert !

RETOURNEMENT. — Nous avons annoncé il y a quelques jours une revue des cafés de Lyon. — Un de nos confrères trouvant l'idée bonne l'a emporté sur son profit et a commencé une série d'articles sous le même titre. — Pourvu qu'il ait le courage de la mener jusqu'au bout !

AGRICULTURE. — Le prince Napoléon bien décidé à ne plus s'occuper de politique et à consacrer ses deux bras à l'agriculture qui en manque, nous le voyons, — le prince, Napoléon, dis-je, — de planter dans sa terre de Prangin un carré de légumes qui excite l'admiration de tous les véritables connaisseurs. — Il est question également de certaines oseille à feuilles cloquées destinée à être bouleversée parmi les horticulteurs. L'acinetus retournant à sa charrue, quoi !

CONVERSION INATTENDUE. — Indépendamment de la conversion des soixante millions de rente de l'État — notre ville vient d'être témoin d'une conversion aussi imprévue que méritoire, dont le honneur revient en partie à la Marionnette. Dans notre dernier numéro nous avons signalé une certaine vivacité d'expression, la soumission aveugle du Salut Public aux écharpes et aux plons de l'autorité.

Mais nous faisons un plaisir de reconnaître que notre confrère, dans le but sans doute de réagir contre nos accusations, s'est montré cette semaine d'une indépendance qui frise la liberté. — ainsi que non content de relever en très secs la façon dont la Voirie se fichait d'opinion publique à propos des candélabres de la place Impériale; il n'a pas craint de

qualifier d'IDIOTE la consigne en vertu de laquelle les sergents de ville ont flanqué les visiteurs à la porte du Palais-Saint-Pierre, — à seule fin de céder la place à monsieur le duc Fialin de Perigny.

Il n'y a rien de terrible comme les gens timides une fois hors de leurs gonds: je parierais qu'avant huit jours ce malheureux Salut Public va se faire citer en police correctionnelle pour excitation à la haine et au mépris du Gouvernement.

CAS D'ALIÉNATION MENTALE. — On a surpris plusieurs personnes entrant chez des banquiers à l'effet de prendre des obligations des tabacs d'Italie; — l'autorité informée à temps s'est émue, et des mesures sont prises pour enfermer ces malheureux dans des maisons de santé.

UN NOUVEAU JOURNAL. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Lyon, le 26 octobre 1868

Monsieur le Directeur de La Marionnette.

Nous avons l'honneur de vous faire part de la fondation d'un nouveau journal hebdomadaire, non politique, qui paraîtra à Lyon, le 5 novembre sous le titre : Le Populaire, et de vous prier en même temps d'être assez bon pour l'annoncer dans votre estimable feuille.

Agréer, Monsieur, l'assurance de la considération distinguée de vos nouveaux confrères.

Pour la rédaction, L'administrateur, A. DUCHET.

Bonne chance, cher confrère, et espérons que le Populaire saura justifier son titre.

LITTÉRATURE. — Monsieur Théophile Gauthier vient d'être nommé par décret, bibliothécaire de la princesse Mathilde. — Cette nomination a le double mérite de créer un poste lucratif au profit de l'un de nos grands écrivains, — et de prouver qu'une princesse considérée généralement inutile à n'importe quoi, peut encore servir à avoir un bibliothécaire.

MANQUE DE POLITESSE. — Le moment est venu des réceptions impériales à Compiègne.

— Savez-vous comment sont conçues les lettres d'invitation ?

— Probablement dans les termes d'usage : « S. M. vous prie de lui faire l'honneur de passer à Compiègne les journées du... etc. »

— Pas du tout, voici le texte officiel de ces lettres, emprunté au Figaro de mercredi dernier.

Par ordre de l'Empereur, vous êtes invité à aller passer... jours à Compiègne, du... au....

Au lieu de Compiègne mettez Sainte-Pélagie, et la même lettre peut servir.

Comment ne comprend-on pas que plus on occupe un échelon élevé dans les grandeurs humaines, plus la politesse est indispensable, plus l'urbanité doit être exquise vis-à-vis de ceux qui sont au bas de l'échelle.

Il est inouï qu'à la cour de France célèbre de tous temps par sa courtoisie, on vous envoie une invitation gracieuse dans le même style qu'une injonction à comparaître devant un procureur impérial.

Par ordre de !

Un peu plus on aurait terminé par la formule exécutoire : — Mandons et ordonnons à tous huis-siers sur ce requis, etc.

Je ne serai certainement jamais inscrit sur la soixante-quinzième liste des invités à Compiègne, — mais si, par un hasard en dehors des prévisions humaines, — cette bonne fortune m'arrivait, il me semble que je n'oserais pas refuser à table la moindre aile de faisau ou la moindre cuillerée de crème, — de crainte d'être emboqué de force, — par ordre de l'Empereur.

JACQUES DANIEL.

ALLUMETTES-BOUGIES

Le jeune C... a dissipé en deux ans la fortune assez rondelette que son père, honorable négociant de notre ville, lui avait laissée en mourant; il ne lui restait plus l'autre jour, de tout son avoir, qu'un seul et unique louis qu'il a employé à acheter un demi-kilogramme de faux cheveux à sa cascadeuse maîtresse; de sorte qu'on peut dire :

« Le père avait pignon sur rue, le fils n'a plus que chignon sur grue. »

Je vous ai parlé dernièrement d'un mien cousin que ses parents ont envoyé conquérir à Paris son diplôme de bachelier et qui passe tout son temps à patasser son baccalauréat-ès-litres.

Lorsque j'ai annoncé cela à son père, le brave homme n'a pu s'empêcher de s'écrier dans un accès de fureur : — Oh! les brasseries! voilà la bière d'achoppement, pour les étudiants d'aujourd'hui. »

On a brisé en Espagne toutes les statues d'Isabelle. En présence de la statuomanie qui sévit chez nous, depuis quelque temps, ce qui me console c'est de songer justement qu'il faut bien moins de temps pour renverser que pour ériger.

Il n'y a qu'une statue que je voudrais conserver le plus longtemps possible, c'est le statu quo, — mais je n'y compte guère.

Capoul, le ténorino aimé des dames, qui gagne bon an mal an de 80 à 100,000 fr. (c'est ténor... me), a acheté dernièrement dans les environs de Toulouse une magnifique propriété.

Devenir chatelains ! — voilà aujourd'hui l'ambition de tous nos chanteurs, c'est leur rêve doré... mi, fa, sol...

On sait que sur les affiches de spectacle on ajoute ordinairement ceci après les noms des personnages et des acteurs :

« Pages, Soldats, Femmes du peuple, etc., etc., etc. » C'est ce qui faisait dire l'autre jour à Gavroche en voyant passer un figurant des Célestins : « Fait-il son malin, c' l' et cetera. »

INDISCRÉTIONS MORTUAIRES

Frère, il faut mourir ! LABICHE.

Un caveau de famille

VAUDEVILLE DE LA TOUSSAINT

A mon fossoyeur ordinaire, Sympathie !

Gertrude. — Hi.. hi.. oh ! là là que c'est bête !.. hi.. hi.. ne me chatouillez donc pas comme ça.. Rizolard.. finissez, c'est indécent !..

Rizolard. — Comment ! mais je ne vous touche pas, eh ! parbleu, tenez, c'est ma souris Musotte qui voyage dans vos doigts de pieds !

Gertrude. — Que vous êtes désagréable Rizolard, avec votre manie d'apprivoiser des bêtes.

Rizolard. — Pas toutes, vous êtes encore farouche.

*Gertrude.* — Imperti.. aïe la voilà qui grimpe.. ôtez-moi ça.. ôtez-moi ça.. Ste-Catherine protégez moi.. aïe ma jarrettière.. ma vertu!.. Rizolard, Rizolard.. rappelez cette bête inconvenante...

*Rizolard.* — P'st p'st.. Musotte, ici Musotte, tenez, la voilà qui revient.. — pure étourderie! elle s'est trompée de bière; aussi c'est votre faute, votre méchant sapin est troué comme la lune de Bruxelles.

*Gertrude.* — Oh! n'allez-vous pas faire votre tête, parce que vous avez un chêne; sachez, Rizolard, que la simplicité est la seule parure des vierges... (*Rizolard éternue bruyamment*).

*Bicholet, se réveillant.* — Hon.. hein!.. quel tapage, il n'y a pas moyen de dormir un moment dans ce caveau, je demande à changer de sépulture!

*Rizolard.* — Allons donc, tu passes ton éternité à ronfler! tu peux bien te réveiller le jour de notre fête.

*Cornette.* — C'est pardieu vrai, c'est aujourd'hui la Toussaint. — Ma femme viendra-t-elle sur ma tombe, déposer les petits bibelots funèbres à 0,75 centimes, marques touchantes de sa douleur. — Blanche, toi qui l'as quittée depuis un mois seulement, qu'en penses-tu?

*Blanche.* — Oh! certainement que Maman viendra, même qu'elle a une robe noire superbe. et qu'elle disait comme ça à Monsieur Anatole qu'elle l'étranglerait pour la Toussaint!

*Cornette.* — Qui ça, M. Anatole?

*Blanche.* — Ah! tu ne sais pas. — c'était notre voisin, un joli monsieur, gentil tout plein, qui m'apportait de belles poupées, grandes comme ça, avec des cheveux pour de vrai; et puis, — vois comme il était bon: — comme Maman était toute triste de ne plus le voir, il venait chez nous tous les jours, il la consolait, enfin il a tant fait que Maman n'a plus eu de chagrins du tout, aussi je l'aimais bien, va, mon bon ami Anatole!

*Cornette, avec explosion.* — Nom d'un petit tumulus! Ah! traitresse! parjure! Retenez-moi, Bicholet, je vais éclater!

*Bicholet.* — Ah! Cornette, Cornette, ne faites pas cette bêtise-là, je viens de changer de linceul.. Fichtre! mon linceul des dimanches, je n'ai que celui-là de propre.

*Cornette.* — Sang-Dieu! je me vengerai! — Beau-père... (*criant*) beau-père Compote!

*Le père Compote.* — Merci, mais je ne me rappelle plus du bezique, sans ça, ce serait avec plaisir, et puis Madame Compote s'en va en cendres, il faut que je surveille l'éboulement, mon gendre.

*Cornette.* — Sourd comme un académicien! ô rage!

*Rizolard.* — Musotte, veuillez nous désigner la personne la plus ridicule de l'aimable société: (*Musotte se tourne vers Cornette*), c'est vous, mon neveu.

*Cornette.* — Laissez-moi donc tranquille, si vous croyez que je suis à la noce! Quand on est...

*Rizolard.* — Oui, vous l'êtes, mais vous en êtes un... posthume, c'est une fiche de consolation.

*Cornette.* — Dites donc que c'est une fichue consolation.

*Rizolard.* — Ah! les femmes, des énigmes dont on n'a pas même le mot dans notre monde; — tenez, il y avait l'an passé dans la fosse voisine une fillette assez gentille.. et ma foi, nous correspondions, j'avais dressé Musotte à porter mes poulets. Que vous dirais-je, je m'étais avancé jusqu'à lui offrir de la mettre dans ses meubles: un petit caveau coquet, ciment de premier choix...

*Gertrude.* — Oh! quelle horreur! Rizolard, vous n'avez pas de mœurs! — vous révoltez ma pudeur de vierge!

*Rizolard, après avoir re-éternué.* — Gertrude, vous n'êtes qu'une bégueule.

*Gertrude.* — Une bégueule!.. Ah! doux Jésus, si j'avais encore des ongles!

*Rizolard.* — Eh! bien, croiriez-vous que cette petite pécote m'a refusé... (*On entend un sanglot au dehors*).

*Bicholet.* — Entrez!

*Cornette.* — Que vous êtes bête Bicholet, c'est ma femme qui se mouche, — enfin! nous allons voir.

*Une voix à l'extérieur.* — Mon Dieu, mon Dieu, ces choses-là n'arrivent qu'à moi, voilà une tache sur ma robe neuve; fossoyeur, ne pourriez-vous pas mettre un écriteau à la barrière pour prévenir qu'il y a de la peinture fraîche... — (*Pause*) — Babylas, mon cher époux...

*Cornette.* — C'est moi Babylas, son cher époux.

*La voix.* — Je viens toute éplorée, prier sur ta tombe, — mais je danse dans cette taille, cette couturière n'a pas le sens commun avec ces robes larges... — toute éplorée, Babylas, et le cœur rempli d'amers regrets... — et puis ça bouffe trop, la jupe bouffe ridiculement... — loin de toi, la vie n'est que douleur... — une étoffe superbe, tout à retoucher.. — l'espoir d'être réunis dans

le sein de Dieu... — Péronelle de couturière!.. — me donne seule la force de rester sur cette terre.. — et les manches, absurdes les manches!.. — (*Pause, 2<sup>e</sup> édition corrigée et allongée*): — Anatole, attachez donc aux branches de cyprès mes *Regrets éternels*.. Pauvre cher défunt!.. — avez-vous de la ficelle? liez solidement à cause du vent.. — Ah bien!.. ouf!.. maintenant partons, Anatole, vous savez que je vous garde à diner, ce soir.. (*La voix se perd.. — la malheureuse!*)

*Cornette furieux.* — Ah! c'est trop fort, épouse infâme!.. je demande à ressusciter..

*Gertrude.* — Calmez-vous, oubliez cette infidèle, mon amitié vous consolera.

*Cornette.* — Eh! vous, allez donc... épiler Ste-Catherine!

*Feu la Muse, à la cantonnade.* — O la comédie de la Mort!

« Impuissance et fureur! Etre là dans sa fosse  
Quand celle qu'on aimait de tout son amour fausse  
Aux beaux serments jurés,  
En se raillant de vous, dans d'autres bras répète  
Ce qu'elle vous disait, rouge et penchant la tête,  
Avec des mots sacrés! »

*Cornette.* — Muse de la Poésie, tu calmes mes souffrances en les traduisant dans ton sublime langage..

*Bicholet.* — Ça, la Muse! laissez donc, c'est ce farceur de Rizolard qui est ventriloque!

SUR LA TOMBE

*Chœur de cyprès.* — Nos racines tressaillent aux imprécations des morts et nos branches ploient sous ces souvenirs funèbres et menteurs, masques de l'oubli des vivants: — « *Regrets éternels* » et « *Dieu nous réunira* » à quarante sous la paire, douleurs au rabais, désespoirs de pacotilles, brisez-vous sur la pierre des tombes que vous salissez! (*Le vent jette quelques ornements funéraires sur les marbres*)

*Un Deprofundis, sur une croix.* — Attachez-le!

*Un saule, sanglotant.* — Quoi donc? quoi donc?

*Le Deprofundis.* — Ce *Dies iræ* qui s'envole, il est trop tard, mais il n'ira pas haut, il était trop nasillé pour ça.

*Un petit if, sortant de terre.* — Ouf! je respire.. les morts, que gêneurs!

*2<sup>e</sup> petit if.* — Ah! ben non, moi, j'ai une racine en nourrice dans le nez d'un vieux qui est bien rigolo.

*Une urne de bronze.* — Mais saperlipopette! qui est-ce qui me couvre comme ça de petites feuilles, c'est dégoutant, voilà déjà trois fois depuis ce matin que je me fais brosser par la brise.

*Une violette.* — Ce sont les larmes de ce pauvre saule

*Le saule en pleurs.* — Je vous demande bien pardon, mais c'est plus fort que moi.. passez-moi donc votre mouchoir.

*Les Petits ifs.* — Ouh! les cornes, pleurnicheur!

*La violette.* — Laissez-le, c'est le meilleur de nous, il pleure pour les ingrats.

*Vent N.-E.* — Oubli! Oubli!

Emile Orv

THÉÂTRES

**Grand-Théâtre.** — Les journalistes ne sont pas moins changeants que les flots. Le *Salut public*, par exemple, publiait dernièrement, sous la signature Linossier, dans sa chronique locale, un article dans lequel, sous prétexte de donner la composition de la troupe du Théâtre-Lyrique à Paris, il jetait pas mal de kilos d'encens sous le nez de M. D'Herblay, en assurant que nous étions joliment heureux de posséder un tel directeur ayant su nous procurer un ensemble d'artistes aussi dignes des Lyonnais. Il ajoutait, ce *Salut public*, que notre directeur s'était empressé d'enlever M. Marchot à M. Padeloup, lequel Padeloup avait été forcé de se rejeter sur une autre basse chantante d'infime valeur.

Dimanche dernier, changement à vue. Cette fois M. Z. jette feu et flammes: M. D'Herblay se moque de nous, la troupe d'opéra-comique est une vraie machine pneumatique destinée à faire le vide au Grand-Théâtre, l'ad-

ministration remplit la salle de claqueurs assermentés dans le but d'escamoter une admission; bref, tout va de mal en pis. Ma parole d'honneur, on eût dit que le *Salut* était un journal indépendant.

Cet organe des annonces judiciaires nous donne de trop rares occasions de le complimenter pour que je ne saisisse pas celle-ci par le chignon. A la bonne heure, cette fois, notre délicieux confrère est dans le vrai.

Le premier début de M. Marchot n'avait pas eu grande signification pour le talent de ce chanteur, mais le deuxième et le troisième, surtout dans un rôle où il est à peu près impossible d'échouer, ont été des plus désavantageux pour le successeur de M. Barielle. C'est pourquoi le public, consulté à la chute du rideau, s'est-il empressé de protester énergiquement contre l'admission de M. Marchot; ce qui n'a pas empêché M. le commissaire de police d'arborer sa pancarte: **ACCEPTÉ**, malgré l'intention bien manifeste des spectateurs de refuser cet artiste.

Quand je dis le public, j'entends les personnes qui payent leurs places au bureau, les amateurs qui font les recettes et versent leurs pièces de cent sous dans la caisse du théâtre, et non pas les gens recrutés de toutes parts par la direction pour faire nombre et solder leur entrée par de bons battoirs. Il en est peut-être dans le nombre qui ne distinguent pas un ténor d'une basse, une chanteuse légère d'un trial. Mon voisin de l'autre jour qui se figurait entendre dans *Roméo* la musique de Meyerbeer, et recommandait à un de ses amis la phrase à l'unisson du cinquième acte, faisait sans doute partie des applaudisseurs patentés de M. D'Herblay. En somme, les réceptions de ce calibre, — très fréquentes, croyez-le, — sont une véritable duperie, une atteinte réelle aux droits du public, un oubli exagéré des devoirs d'un directeur.

Il arrive souvent qu'un artiste lyrique ou dramatique accomplit sa troisième épreuve devant les banquettes, parce qu'on a eu soin de le faire débiter dans un ouvrage insignifiant et ne devant attirer que fort peu de monde; alors, si plus tard on se plaint du manque de talent de ce sujet, M. D'Herblay se dépêche de vous dire, non sans malice: Mais il tenait qu'à vous de ne pas le recevoir, pourquoi n'êtes-vous pas venu le siffler? Oui, mais lorsque nous venons siffler vos médiocrités vous bourrez votre salle d'une claque aussi insupportable que dangereuse, à quoi serviront nos marques d'improbation?

Tout ceci est la preuve palpable que, sauf dans quelques cas, le sort des artistes dépend uniquement de M. D'Herblay, maître de faire accepter ou rejeter les sujets tant du Grand-Théâtre que des Célestins. Ainsi, cette année, il lui a plus de nous offrir une troupe à peu près convenable de grand-opéra; avec ces éléments, il fait de l'argent, il compte sur elle pour la saison actuelle, et il a sacrifié complètement sa troupe d'opéra-comique, laquelle chante devant les ouvreuses et les pompiers de service quand il n'y a pas de 3<sup>e</sup> début de M. Marchot. Qui sait? l'an prochain, nous posséderons peut-être des ténors légers, des chanteuses légères *di primî cartello*, et alors il y aura absence complète pour les *Huguenots* ou *Guillaume Tell*. Ou bien encore, n'aurons-nous ni l'un ni l'autre, ce qui n'est pas dans les éventualités impossibles à prévoir.

FRÈRE JACQUES.

P.-S. — M. D'Herblay, retour de Paris, a obtenu la résiliation de M. Marchot, ce qui prouve encore l'erreur commise par M. le commissaire de police, et l'illégalité de l'admission de cette deuxième basse. Il serait à souhaiter que le public eût toujours gain de cause comme dans cette circonstance, et cette satisfaction donnée à l'opinion signifie qu'il est toujours bon de protester et de crier un peu, quand on est dans son droit.

F. J.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. La Fayette, 5.